

Introduction

En 1983, Benedict Anderson publiait un ouvrage dont le concept central, celui de communauté imaginée, qu'il appliquait au cas des nations pour en pénétrer et clarifier la réalité, allait connaître un vif succès sur le marché des idées¹.

Dans son livre, l'historien de Cornell soutenait la thèse selon laquelle les nations étaient aussi des entités figuratives auxquelles les gens adhéraient ou s'intégraient par l'assimilation de leurs langues véhiculaires et vernaculaires, thématiques rassembleuses et lexiques particuliers². Aux yeux du chercheur, cette assimilation se réalisait notamment par la lecture d'imprimés à grand tirage, avant tout les journaux. Pour lui, les médias de masse offraient ou créaient les conditions pour que des millions de personnes sans affinité préalable ou sans attache immédiate se réunissent autour d'un fonds partagé d'idées reçues et de mots acquis. Suivant ses dires, les aires idéelles et lexicales ainsi formées constituaient autant de lieux communs au sein desquels la nation articulait sous sa raison hégémonique le terrain diffus des socialités humaines. C'est ainsi que des milieux dispersés étaient à la longue transformés en espaces nationaux délimités, faisant de ceux qui évoluaient et interagissaient en leur sein des « nationaux » liés par les *topoi* d'un discours général euphonique plutôt que cacophonique. Selon Anderson, les communautés imaginées, donc

1. Benedict Anderson, *L'imaginaire national. Réflexions sur l'origine et l'essor du nationalisme*, traduit de l'anglais par Pierre-Emmanuel Dauzat, Paris, La Découverte, [1983] 1996.

2. Anderson, cela va de soi, n'a jamais prétendu que les nations n'étaient que des communautés imaginées (à distinguer d'imaginaires) ou ne trouvaient leur genèse que dans les seuls médias de masse.

les nations, étaient également, dans leur fondation et constitution, des communautés de communication auxquelles les membres pressentis consentaient de bon gré à appartenir.

Bien sûr, il était en principe possible pour les habitants d'un espace « nationalisé » de refuser de participer à la conversation intégrative à laquelle ils étaient conviés; celle-ci, d'ailleurs, n'exigeait pas d'unanimité idéale ou idéologique de leur part, mais simplement l'usage des termes propres à un espace interlocutoire. Il était aussi théoriquement envisageable pour les désormais « nationalisés » de se dégager du filet énonciatif dans lequel ils se trouvaient pris, façon de s'exiler d'un pensable national, donc de s'extirper des mailles d'une nation illocutoirement édifiée. En pratique, l'opération d'autoextraction était toutefois difficile à exécuter, les thématiques et lexiques nationaux étant littéralement absorbés par les gens dans leurs pratiques discursives ordinaires, si ce n'est dans leur mémoire familiale, ce qui faisait de ces thématiques et lexiques des opérateurs quasi naturels de nationalisation – réalité que Michael Billig conceptualisait en 1995 sous la formule heureuse de « nationalisme banal »³.

L'objet de ce petit livre est de tirer profit du potentiel empirique des deux concepts de communauté imaginée et de nationalisme banal pour approfondir sur un mode tangible la compréhension du processus de reproduction des nations à une époque, la nôtre, que l'on dit soumise aux dynamismes simultanés de la mondialisation et de l'individuation, dynamismes générant apparemment, d'un côté, l'explosion des nations et, de l'autre, leur implosion.

À l'instar d'Anderson, de Billig et de bien d'autres chercheurs, nous ne privilégions pas dans ce travail la perspective d'une dissolution des nations. Au contraire, nous soutenons la thèse selon laquelle les nations, ici envisagées sous l'angle de communautés imaginées de communication, demeurent des lieux cardinaux de référence pour l'immense majorité des gens⁴, y compris les jeunes. Ceux-ci, en effet, n'ont de cesse de participer, de différentes manières et dans la banalité de leurs actions quotidiennes et de leurs discus-

3. Michael Billig, *Le nationalisme banal*, traduit de l'anglais par Camille Hamidi et Christine Hamidi, édition coordonnée et présentée par Sophie Duchesne, Louvain, Presses universitaires de Louvain, [1995] 2019.

4. Geneviève Zubrzycki (dir.), *National Matters. Materiality, Culture, and Nationalism*, Palo Alto, Stanford University Press, 2017; Michael Skey et Marco Antonsich (dir.), *Everyday Nationhood. Theorizing Culture, Identity and Belonging after Banal Nationalism*, Londres, Palgrave MacMillan, 2017.

sions coutumières, au processus de leur nationalisation et renationalisation personnelle, notamment par l'usage instinctif ou délibéré de mots caractérisés, ici appelés « mots de la nation », lesquels constituent autant de *topoi* définissant, circonscrivant et renforçant les entités nationales (voir encadré).

MOTS, *TOPOI*, THÉMATIQUES

Nous parlons dans ce travail de *mots* de la nation. Ces mots ne seraient-ils pas aussi des *topoi*, soit des thèmes, arguments, idées ou *chromos*, sortes de lieux communs de la communication, passages obligés et quasi normatifs de l'interlocution, *habitus* linguistique, dirait Pierre Bourdieu, que les gens mobilisent pour échanger, s'exprimer, se répondre, commercer et négocier leurs points de vue, façon pour eux de diverger dans la convergence, de se différencier dans la confluence et de se désaccorder dans la consonance ?

Nous considérons effectivement les « mots de la nation » comme des composantes de *topoi* nationaux, les premiers étant une façon d'incarner, de contracter et de récapituler les deuxièmes, qui renvoient à des argumentaires plus étirés, plus fournis, plus complets. Il n'y a pas de disparité, mais indéniablement de la complémentarité, entre les mots pour dire les *topoi* et les *topoi* qui se disent par les mots, ces derniers rendant les thèmes, voire les récits, que contiennent les premiers dans un concentré ou un condensé efficace de verbalisation.

Prenons l'exemple du terme « *freedom* » dans le cas des États-Unis. « *Freedom* » est bien sûr un mot, soit un élément de langue, d'ailleurs abondamment utilisé dans l'interlocution publique et privée, formelle et ordinaire de ce pays. Mais il s'agit aussi d'un *topos*, soit un thème récurrent dans l'énonciation américaine, thème réputé vecteur de l'expérience nationale et porteur de sa mémoire, si ce n'est de son devenir, en tout cas de son histoire. En conviant le mot « *freedom* » dans leur propos – et ils sont nombreux à le faire sur une base régulière, nous le verrons –, les Américains se rejoignent dans un espace de compréhension mutuelle où ils se reconnaissent les uns les autres comme des autrui significatifs, d'autant que le *topos* de la liberté, aux États-Unis, se nourrit de prémisses, de récits, d'images et de mythistoires connus, reconnus ou admis, ne serait-ce que pour sécuriser ses usagers sur le plan idéologique – « l'Amérique, terre de liberté et phénix du monde libre », entend-on couramment.

Employer le mot « *freedom* », pour un Américain, c'est convoquer tout ce qui l'accompagne, jusqu'au récit auquel se raccroche ce mot et dont il est l'expression la plus synthétique. Dans le terme « *freedom* » se fonde une partie de l'édifice culturel américain ; dans les mots de la nation constituant la constellation lexicale des États-Unis se trouvent l'une des assises de la nation américaine.

Sans nier la capacité d'énonciation subjective des acteurs, nous postulons en effet que ces derniers, dans leurs pratiques verbales, sont également imprégnés d'un vocabulaire culturalisé qui les nourrit, voire paramètre leurs échanges locutoires, sans toutefois les déterminer continûment et entièrement. Il existe vraisemblablement, dans le cas de chaque nation, un corps durable de mots qui résiste à la succession des moments historiques, demeure intraitable face aux conjonctures ou s'obstine devant les aléas situationnels, et dont tout un chacun s'inspire pour parler de sa nation lorsqu'il est appelé à le faire. C'est ce corpus de mots, qui historise la nation en même temps que celle-ci s'historise par eux, que nous cherchons à découvrir dans cette étude en nous intéressant aux cas de six entités nationales distinctes.

On saisit l'esprit de notre démarche. Celle-ci consiste à approcher le processus de reproduction des nations par le « bas », c'est-à-dire en considérant les acteurs qui réagissent positivement aux convocations assidues de la nation, plutôt que par le « haut », c'est-à-dire en nous focalisant sur la nation qui mobilise énergiquement ses membres revendiqués afin de les intégrer en son sein, vecteur de sa consolidation consécutive.

Les nations, c'est bien connu, instituent et enjoignent. Elles sollicitent, balisent, incluent et excluent. De la part de leurs membres présumés, elles appellent, voire commandent lorsque la chose devient nécessaire, un consentement reproductible à l'infini, ce qu'Ernest Renan qualifiait de « plébiscite de tous les jours »⁵. Si ce plébiscite repose sur l'acquiescement obligatoire ou volontaire des interpellés aux invitations ou injonctions qui leur sont lancées⁶, il s'effectue le plus souvent de façon mécanique et insouciant, par l'adhésion plus ou moins consciente des individus aux demandes et exhortations de la nation. L'usage courant d'une espèce de lexique national, résultat de l'intériorisation par les gens ordinaires des mots clés de la nation, participe de leur assentiment spontané à cette

5. Ernest Renan, « Qu'est-ce qu'une nation ? », conférence prononcée à la Sorbonne le 11 mars 1882, [<https://mjp.univ-perp.fr/textes/renan1882.htm#:~:text=Une%20nation%20est%20une%20âme,l'autre%20dans%20le%20présent>].

6. Effectuer son service militaire par exemple, ou saluer le drapeau, participer aux élections, produire sa déclaration fiscale, prêter allégeance à la nation, exhiber sa carte d'identité nationale, célébrer la fête nationale, chanter l'hymne national, utiliser la monnaie nationale, coller un timbre-poste national sur une lettre, remplir un formulaire de recensement national, utiliser les déictiques « nous » et « les autres », soutenir patriotiquement son équipe nationale de football ou de hockey, etc.

entité, qui, ce faisant, les incorpore en ses matrices par agrément implicite.

La présente recherche se propose de distinguer les lexiques de base de six communautés imaginées de communication, donc de six nations, tel que ces lexiques se manifestaient au début des années 2010 et, peut-on penser, tel qu'ils structurent encore largement l'énonciation nationale aujourd'hui⁷, en tout cas lorsque le passé du pays est au centre de la réflexion et de la discussion. Souhaité par Anderson et Billig ainsi que par une pléiade d'auteurs⁸, ce genre d'investigation n'est pas tout à fait nouveau⁹. En revanche, peu de chercheurs se sont livrés à des incursions dans l'univers des mots suivant notre méthode ou dans la perspective d'une comparaison internationale. Moins de spécialistes encore se sont prêtés à des enquêtes menées à partir du point de vue d'inconnus résumant l'essentiel de leur nation avec les mots dont ils disposent en tant que ressources pour la penser et en parler, un peu comme s'ils étaient passagers de ces mots, ceux-ci les menant sur la voie de leur nati(onal)isati(on).

L'ouvrage, qui tient tout à la fois du rapport scientifique, de l'exercice méthodologique et de l'essai analytique, ce qui en fait une monographie

7. Les sociétés sont habituellement réfractaires à modifier l'armature de leurs fondements symboliques, dont font partie certains mots (p)références. Nous y reviendrons dans la partie III.

8. Contentons-nous ici de quelques références : Sophie Duchesne, « Que reste-t-il du nationalisme banal ? Introduction à l'édition française », dans Michael Billig, *Le nationalisme banal*, op. cit., p. 5-27 ; Tim Edensor, *National Identity, Popular Culture and Everyday Life*, Oxford, Berg, 2002 ; Jon E. Fox et Cynthia Miller-Idriss, « Everyday nationhood », *Ethnicities*, vol. 8, n° 4, 2008, p. 536-563 ; Sylvain Antichan, « Penser le nationalisme ordinaire avec Maurice Halbwachs », *Raisons politiques*, vol. 37, n° 1, 2010, p. 17-26.

9. Ruth Wodak et autres, *The Discursive Construction of National Identity*, Édimbourg, Edinburgh University Press, [1999] 2009 ; Katharina Mosor, *Discursive Construction of Scottish National Identity. An Analysis of Newspaper Texts*, Saarbrücken, Akademiker Verlag, 2014 ; John MacInnes et autres, « Mediating which nation ? Citizenship and national identities in the British press », *Social Semiotics*, vol. 16, n° 2, 2006, p. 328-344 ; Xosé M. Núñez Seixas, « The Language(s) of the Spanish Nation », dans Javier Moreno-Luzon et Xosé M. Núñez Seixas (dir.), *Metaphors of Spain. Representations of Spanish National Identity in the Twentieth Century*, New York, Berghahn Books, 2017, p. 142-160 ; Hilde van den Bulck et Luc van Poecke, « National language, identity formation and broadcasting: the Flemish and German-Swiss communities », dans Annabelle Sreberny-Mohammadi et Sandra Braman (dir.), *Globalization, Communications and Transnational Civil Society*, Cresskill, Hampton Press, 1996, chap. 7 ; Stephen Hester et William Housley (dir.), *Language, Interaction, and National Identity. Studies in the Social Organization of National Identity in Talk-in-Interaction*, Aldershot, Ashgate, 2002 ; Étienne Smith, « La nationalisation par le bas : un nationalisme banal ? Le cas de la wolofisation au Sénégal », *Raisons politiques*, vol. 37, n° 1, 2010, p. 65-77.

exploratoire – et le lecteur devra tenir compte de cette particularité de notre travail dans l’appréciation de ses résultats – comprend trois parties d’inégales longueurs.

Dans la première, nous présentons le cadre général de l’étude, en précisons l’objet et en exposons les tenants et aboutissants; nous décrivons aussi notre corpus.

La partie suivante, beaucoup plus longue, constitue le cœur de notre entreprise de recherche. Il s’agit de découvrir, dans les termes utilisés par les nationaux pour articuler de manière personnelle l’expérience historique de leur nation au tournant des années 2010, la présence de vocabulaires spécifiques, ici appelés « canevas lexicaux nationaux » – sorte de « verbe national », si l’on veut, donc de glossaire singulier à chaque nation. Afin d’établir ces canevas, nous employons deux méthodes complémentaires, l’une très simple, l’autre beaucoup plus élaborée. En plus de se renforcer mutuellement, c’est-à-dire de nous conduire au même but par différents chemins, ces méthodes, décrites et justifiées en détail compte tenu de leur intérêt pour d’éventuelles recherches similaires¹⁰, nous permettent de parvenir, au terme d’une démarche exigeante, à la confection d’un tableau impressionniste des *keywords* nationaux, facette la plus spectaculaire de notre étude. Ce tableau constitue la base sur laquelle nous avançons par la suite.

Évidemment, pour qu’un terme atteigne le statut de « mot de la nation » ou passe le test de cette appellation, il doit être utilisé avec récursivité et proportionnalité par de nombreuses catégories sociales – hommes ou femmes, jeunes ou aînés, personnes jouissant d’un revenu élevé ou modeste, individus de régions variées, gens de niveaux d’instruction différents, etc. C’est pourquoi, après avoir relevé les « mots de la nation » de manière générale, c’est-à-dire sur la base du nombre total d’occurrences associables à un terme dans un corpus national donné¹¹, nous cherchons à voir jusqu’à quel point ce terme est employé par diverses catégories sociales, afin de confirmer sa présence effective à l’intérieur d’une nation,

10. Nous avons, dans cette étude, pris le parti d’associer le lecteur à notre démarche en lui révélant et expliquant les choix méthodologiques fondamentaux qui gouvernent notre travail, façon de l’informer explicitement des tenants et des aboutissants de nos arbitrages. Le lecteur avide d’interprétations et de conclusions pourra, s’il le désire, passer outre les pages 40 à 55 de l’ouvrage, entièrement consacrées à la méthodologie.

11. Nous parlons ici des termes obtenus après le traitement du corpus selon notre méthode. Nous y reviendrons.

donc sa présence centrale dans ce que nous appelons le « verbe national ». Nous appliquons cette démarche pour tous les mots clés apparaissant dans 5 % ou plus des énoncés admissibles, et ce, dans chacune des six nations considérées¹².

Pour finir, nous nous livrons à l'analyse des constellations lexicales établies, c'est-à-dire au décodage des listes de mots clés obtenues dans chaque nation, en insistant sur leurs similitudes et proximités, mais surtout sur leurs dissemblances et distinctions, ce qui nous mène du côté de l'appréciation et de la caractérisation, donc de l'interprétation et de la comparaison des lexiques nationaux déterminés, opération que nous considérons toutefois comme suggestive plutôt que définitive.

Dans la dernière partie de l'ouvrage, qui fait office de conclusion, nous revenons sur nos présupposés de départ et bonifions quelque peu la théorie des nations comme communautés (imaginées) de communication.

En fin de compte, le présent travail constitue une contribution à la meilleure compréhension du processus de reproduction et de consolidation des communautés nationales, mais par le bout le plus fin et peut-être le plus puissant de la lorgnette: celui des gens ordinaires plébiscitant leur nation dans la redite triviale de ses mots typiques, opération par laquelle ils se nationalisent doucement tout en permettant à leur nation de se renforcer dans la subtilité de ses (pro)positions verbales.

12. Le seuil de 5 % sera justifié en temps et lieu.